

Josiane

Lire en ligne
Alairo

Alain Roth
Mai 2015

Chapitre 1

Il faisait froid ce matin de décembre 1960, le jour n'était pas encore levé, et déjà, quelques passants emmitouflés se dirigeaient vers la petite gare de Rigny. La micheline de 06h45 sera à l'heure.

Les passagers se pressaient sur le quai, certains avaient une gauloise qui fumait aux coins des lèvres, dégageant un nuage de fumée bleuté d'autres soufflaient dans leurs mains, vêtues de mitaines, tapant des pieds pour les réchauffer.

Un peu plus tôt, Josiane était encore dans un lit douillet, recouvert d'un édredon de plumes d'oies, puis le réveil sonnât, se leva, se dirigea vers la cuisine, mit quelques bûches de bois dans la cuisinière, les braises rougissantes maintenaient la bouilloire et la cafetière au chaud puis a gratté les vitres recouvertes de givre, il ne neigeait plus.

Le thermomètre ne dépassait pas les douze degrés, la toilette serait rapide. Sur la table de la cuisine, deux bols ébréchés, que Jacques, son mari, avait préparé la veille, avec le sucre, le pot de confiture et du pain qu'elle trancherait et ferait griller sur la plaque du fourneau.

Elle aimait ce moment, seule, devant son café fumant, un cendrier où se consumait sa première cigarette, l'odeur du pain grillé réchauffait l'atmosphère. Elle pourrait rester des heures ainsi à ressasser sa vie.

Elle avait 27 ans, venait de Vesoul, distante de 60 kilomètres où elle a passé une enfance pas très heureuse.

Abandonnée à la naissance, elle avait été recueillie par cette famille de Vesoul. Sûrement des braves gens, mais leur occupation première était l'éducation de leurs propres enfants. Oh, elle n'était pas malheureuse, elle manquait juste d'amour, elle avait l'impression qu'à la sortie de l'école, les autres mamans étaient plus douces que sa mère adoptive.

Elle a quitté les classes à 14 ans, puis ce fut le travail au champ, les pommes de terre, les haricots, les tomates, tout ce qui ne fait pas rêver une jeune fille de 14 ans. Elle aurait aimé être plus jolie, puis se consolait, tout le monde ne pouvait pas ressembler à ces femmes qui sont sur les affiches de cinéma,, Audrey Hepburn, Claudia Cardinale, Sophia Loren, Brigitte Bardot, toutes ces actrices qui faisaient battre le coeur des garçons.

Qui allait s'intéresser à elle ?

À 16 ans, elle entrât dans une usine de pièces détachées pour automobile Peugeot, elle touchât son premier salaire qu'elle reversait à sa famille, qui en échange lui accordait de l'argent de poche tout les samedis.

Elle allait au cinéma impérial de Vesoul et ne manquait aucun film avec Gérard Blain son artiste préféré, comme il était beau, viril, elle se demandait à quoi pouvait ressembler sa femme.

Souvent, elle était accompagnée de Martine, une collègue de travail, elles s'entendaient bien, elles avaient le même age, et déjà, Martine avait un petit ami, plus vieux qu'elle, Robert, il avait 20 ans. Il faisait son service militaire, et une correspondance régulière entretenait cet amour naissant.

Il lui arrivait de discuter avec quelques garçons, mais aucun ne la faisait rêver, ils étaient très loin d'avoir le physique et la personnalité de son acteur préféré.

Quand Robert obtenait une permission, ils se rendaient le samedi soir dans un des nombreux bals, à Vesoul, ou dans les communes voisines, il les amenait avec sa 4 CV. Elle y était autorisée, Robert avait été présenté avec Martine à sa famille adoptive.

Il y avait Jacques, copain de régiment de Robert qui invitait souvent Josiane à danser, tango, paso- doble, java, la soirée était animée. Sur la table, une bouteille de vin mousseux, que les garçons

avaient commandée, puis une autre, Jacques ne rechignait pas à boire plus que de raison.

Il n'était pas très beau, mais sa gentillesse compensait, il était prévenant, la regardait avec des yeux qui en disaient long, elle lui plaisait, mais il ne savait pas comment déclarer sa flamme.

Elle se posait beaucoup de question, peu de garçon était aussi attentionné que lui, mais est il possible de tomber amoureuse d'un homme dont le physique n'est pas son atout.

Bien sur, après son service militaire, il retournerait travailler chez son ancien employeur, il avait cette qualité des besogneux, il travaillait dans une usine de matériel agricole à Arc les Gray, sûrement qu'il avait les moyens d'entretenir une famille.

Pour Martine et Robert cette future relation paraissait évidente, et puis après tout, quel risque y avait-il d'essayer ?

Ils se sont mariés après qu'il eut terminé son armée, puis ils ont aménagé, à Rigny, petit village proche de Gray.

Ça y est, elle était devenue une vraie femme !

Chapitre 2

Les mois, les années passèrent, Josiane ne se sentait pas épanouie, Jacques buvait trop, il n'était pas violent, mais était d'une humeur instable.

Elle n'a pas voulu d'enfant, à tout fait pour échapper à cette maternité, elle estimait beaucoup son mari, mais sans amour, comment concevoir des enfants.

Elle s'ennuyait, préférait aller travailler, elle occupait depuis quatre ans un emploi de femme de chambres à l'hôtel du fer à cheval à Gray, ainsi, elle se sentait plus libre. Elle avait de bons rapports avec ses patrons, puis elle voyait du monde, des gens charmants, d'autres moins, quelquefois, certains lui faisaient la cour, ce qui n'était pas pour lui déplaire.

Elle prenait soin d'elle, achetait des nouveaux vêtements à la mode, qu'elle avait vu dans les magazines, Modes & Travaux, Marie Claire, Echo de la mode. La jeune fille banale qu'elle était, c'était le passé, elle avait su se mettre en valeur, ce qui ne plaisait pas toujours à Jacques.

- *Tu veux plaire à qui ?*

- *Tu as l'air de quoi habillée comme ça ! Tu ne crois pas qu'il y a autre chose à acheter que ces fripes à la con ?*

Elle aimerait changer de vie, mais pour faire quoi, pour aller où ? Les hommes qui la courtoisaient ne cherchaient qu'à s'amuser, elle a bien été séduite, plusieurs fois, mais sans qu'il ne se passe rien, sauf une fois.

C'était un parisien, qui était à Gray pour deux mois, il avait loué un petit studio dans la rue Gambetta. Il était plein de charme et d'assurance, il parlait comme les gens qui ont fait de longues études, il portait des vêtements chics, sentait bon l'eau de cologne.

Il l'avait abordé au bureau de tabac où elle achetait ses cigarettes,

- Peut être que vous êtes de Gray ? Je cherche le restaurant du fer à cheval !

Elle répondit avec un sourire, je travaille à l'hôtel du fer à cheval, c'est le même établissement.

Il avait rendez vous là pour affaire, me questionna sur la qualité de la carte, des menus, du service. Gray étant une petite ville, il y avait peu de bonnes tables, le fer à cheval était la meilleur adresse.

Après plusieurs minutes à papoter, ils se quittèrent avec un large sourire, en espérant secrètement, à bientôt !

Deux jours plus tard, accompagnés du parisien si élégants, Josiane entra dans le studio de la rue Gambetta. Jamais son corps n'avait autant frémi, c'est donc ça « faire l'amour » Sept ans qu'elle partageait sa couche avec Jacques, jamais elle ne ressentit un tel plaisir.

Cela a duré un mois, deux ou trois fois par semaine, selon les horaires de Jacques.

Elle n'était pas dupe, elle savait cette relation éphémère, comment un homme de cette prestance pourrait accorder plus de temps à une femme de province. À Paris, les femmes éduquées, ravissantes, celles qui ressemblent aux starlettes des affiches de cinéma ne manquent pas, mais qu'importe, elle savait ce qu'était l'amour, maintenant !

L'autorail entrait en gare, beaucoup de sièges inoccupés, c'était les vacances de Noël. Quelques uns, l'air endormi, d'autres finissaient la tartine de beurre qu'ils n'avaient pas eu le temps d'ingurgiter lors du petit déjeuner, Josiane prenait place près d'une

fenêtre, regardait ce paysage dans la nuit, le jour ne tarderait pas à se lever.

En treize minutes, elle arrivera à destination, elle prenait son service à 7 heures.

En arrivant, elle s'occuperait des petits déjeuners, comme chaque matin, le café, le lait, le jus d'orange, un croissant, un petit pain, du beurre et de la confiture sur un plateau, un journal local sous le bras, elle consulterait les heures de réveil, puis irait frapper aux porte, entrerait avec un grand sourire,

« Le petit déjeuner est servi, bonne journée ! »

Elle ferait ensuite les chambres, une à une, au gré des départs des clients, puis, à 17 heures, sa journée terminée, elle quitterait l'hôtel en notant les réservations du lendemain matin.

Pour le trajet retour, la micheline quittait la gare de Gray à 18h35, elle avait le temps de faire quelques vitrines de magasin, aller boire un thé au buffet de la gare, elle n'avait pas envie de rentrer.

Rigny, c'était un trou perdu, il n'y avait rien, tel un décor de Zola, Les murs gris, les rues sombres, les petites fenêtres où des ombres épiaient les rares passants à la mine triste. Les petites allées pavées étaient glissantes, il tombait du crachin comme il n'en tombe qu'à Rigny.

Faire sa vie ici, c'était choisir de vivre comme un ascète. En 1960, c'était plutôt anachronique, les plus argentés étaient équipés de machine à laver, avaient une voiture, le chauffage central, un frigidaire, de l'eau chaude qui coulait dans une baignoire, même certains recevaient la télévision. Pour Jacques et Josiane, c'était le moyen âge.

Jacques s'en moquait, il avait ses amis de bistrot, il ne la voyait plus, elle était transparente, elle avait entendu dire qu'il en était ainsi pour les couples après sept ans de mariage.

Si elle avait eu des économies, elle serait partie, dans une grande ville, où les gens sont beaux, propres et instruits. La plupart y pratiquait l'art de séduire, était ce malsain ?

A 27 ans, elle ne voulait pas que Rigny soit son terminus, elle ne pensait plus qu'à ça.

Les jours, passaient et se ressemblaient, Jacques chaque soir rentrait vers sept heures, plus ou moins aviné, l'haleine chargée, une odeur de vin bon marché montait à ses narines, mais il conservait une humeur égale.

Voyant ma mine des mauvais jours :

- Qu'est ce qui ne va pas, tu fais la gueule ?

Comment aurait il pu en être autrement ?

- Non, tout va bien, j'ai fait des pommes de terre rôties, avec un œuf cassé dedans, ça te convient ?

Il alla chercher sur le rebord de la fenêtre une bouteille de vin rosée, se mit à table puis me raconta sa journée dans un français à lui, qu'elle ne supportait plus, elle hochait la tête comme si elle était à son écoute, mais n'entendait plus rien, ses pensées étaient ailleurs.

Comment en finir avec cette vie non désirée ? bien sur le divorce existait, mais comment s'y prendre ? une femme de la campagne est incapable d'entamer une procédure si coûteuse.

Elle lisait beaucoup de magazine, et s'attardait sur les articles concernant les femmes de la ville, les parisiennes, qui avaient une vie de princesse, collectionnaient les amants, changeaient de maris, allaient faire du ski dans les alpes, puis en été, allaient à Monte-

Carlo, dépenser des fortunes dans les casinos, pourquoi les journalistes ne venaient pas écrire sur les femmes de Rigny.

Elle avait un peu honte, pourquoi n'est elle pas cultivée, instruite, ne pas pouvoir converser avec des personnes beaucoup plus importantes que ces idiots que fréquentait son mari. Elle se mit à lire des romans, faciles au début, puis elle s'attaquait à Jean Paul Sartre, Simone de Beauvoir, dorénavant, elle parlerait plus lentement afin de bien assimiler ces mots que l'on entend sortir de la bouche des grands de ce monde.

Chapitre 3

Ce lundi matin, alors qu'elle sort de la gare de Gray pour se rendre à son travail, une voiture ne la vit pas traverser, la renversa, elle chuta sur le sol gelé, elle eut très peur.

L'automobile se gara, et le conducteur vint s'enquérir de la gravité du choc. Il avait l'air sincèrement choqué, fit signe à un serveur du buffet de la gare d'appeler les secours. Ce fut moins grave qu'il n'y paraissait, il fut rassuré, lui donna une carte de visite, et lui promit de passer la voir dans la matinée à l'hôpital pas très éloigné de la gare.

Le médecin urgentiste la consultât, puis une radio fut prise, une fêlure de la malléole fut détectée, elle pourrait quitter l'établissement hospitalier dans l'après midi. Elle fut mise sous sédatif, pendant qu'un interne lui fixait un atèle à la cheville.

Elle patientât dans une chambre, vers dix heures, le responsable de l'accident lui rendit visite.

- *Bonjour madame, je suis monsieur Walter, celui qui s'en veut de vous avoir envoyer ici ; j'espère que vous ne souffrez pas trop !*
- *C'est moins grave qu'il n'y parait, je serai sortie cet après midi.*

Josiane semblait sous le charme de ce gentleman, si sur de lui, qui s'exprimait bien, avec des manières si policées. Il paraissait avoir la quarantaine, des cheveux courts, bien coiffés, grand, un costume qui tombait très bien sur des épaules larges, et offrait un sourire rassurant, découvrant des dents saines et blanches.

Je me présente, je gère un cabinet d'assurance à Gray, la compagnie d'assurance Walter, donc, ne vous inquiétez pas, tout les

frais seront pris en charge par ma compagnie, sur ma carte le téléphone est noté, en cas de moindre problème ou hésitation, vous pourrez me contacter, je suis tellement désolé.

L'assureur demanda à l'interne de garde le temps de mon immobilisation :

- *Elle pourra marcher avec une béquille, dans six semaines, il n'y paraîtra plus rien.*

Monsieur Walter lui promit de lui rendre visite au cours de ces six semaines, mais Josiane ne voulait pas le recevoir dans ses deux petites pièces insalubres.

- *Non, ce n'est pas la peine, dit elle, nous aurons bien l'occasion de nous croiser dans les rues de Gray, ça me fait six semaines de vacances imprévues, le temps risque de me paraître long.*
- *Je vois sur votre fiche d'hospitalisation que vous vous prénommez Josiane, je peux vous appeler ainsi ?*

D'un signe de tête, elle acquiesça, puis sentant son visage rougir, elle fit semblant de chercher son sac laissé à terre.

- *Ecoutez Josiane, pour me faire pardonner et si vous êtes disponible, je vous invite à déjeuner demain chez Marcel, la petite auberge située sur les bords de la Saône à quatre kilomètres d'ici.*

Elle réfléchit rapidement, ne voulant pas laisser passer une telle occasion, Jacques ne rentrait qu'à 19 heures, il n'y avait aucun problème.

- *Je veux bien, mais je n'ai pas de voiture, et avec ma cheville, je ne pourrai pas m'y rendre à bicyclette.*

- *Je vous prends, sur lieu de notre rencontre, à la gare ! Est ce que midi vous convient ?*
- *J'essaierai de ne pas être en retard !*
- *Vous serez pardonnée dit il d'un ton sympathique*

Il tourna les talons, laissant Josiane dans une douce pensée.

Equipée de sa béquille, elle regagnât son domicile, des idées plein la tête. Jacques allait rentrer, il fallait préparer le dîné, elle n'avait pas faim, ses pensées allaient sur la tenue qu'elle porterait le lendemain, pas grand chose à se mettre, elle allait devoir composer, ce soir, elle se laverait les cheveux, son mari devra l'aider, mais auparavant, tout expliquer, l'accident, l'hôpital, et puis, six semaines avec une béquille.

Elle mit de l'eau à chauffer sur la cuisinière, vérifia qu'il y avait assez de bois.

Il rentra à 19 heures, fut surpris de ne pas voir de casserole sur le feu, puis la regarda, étonné de voir son pied dans cette atèle.

- *J'ai eu un accident ce matin, je n'ai pas pu préparer le dîné.*

Il eut l'air désolé, regarda sa blessure de plus près puis elle lui expliqua en détail sa mésaventure. Il l'a consolât, et lui proposa un repas au café de la gare qui ce soir là avait prévu un pot au feu.

Ce genre d'établissement n'était pas sa tasse de thé, mais Jacques était ravi de lui faire découvrir, son lieu de beuverie, où il passait ses heures perdues à refaire le monde avec ses copains, tout y passait, politique, religion, éducation, et l'alcool aidant, le ton montait, ça donnait soif.

Elle le comprenait, quoi faire d'autre ici, sans voiture, sans distraction, heureusement, il y avait le café de la gare.

Le bar était plutôt sinistre, les clients paraissaient sortir de la cour des miracles, ils buvaient, fumaient, parlaient fort, ils étaient chez eux, c'était leur vie, le patron, au bar, se chargeait de remplir les verres, sa femme à la caisse, notait les consommations des clients, chacun avait son prénom en haut d'une fiche, pour certains, les petits papiers s'accumulaient, le crédit était autorisé aux vieux clients.

Une odeur de pot au feu se faisait sentir, le pain et la moutarde était déjà sur la table, nappée d'une toile cirée, parsemée de brûlures de cigarettes, quelques litres de vin étaient disposés à portée de main des convives, quatorze places étaient prévues.

Ce repas était offert aux plus anciens clients, les patrons fêtaient leur quatrième année de présence à la tête de cet estaminet.

Seul la boisson était facturée, alors les économies réalisées sur le solide étaient immédiatement englouties en petit jaune et en cote du Rhône.

L'ambiance était bonne enfant, tout le monde se connaissait, et c'est sous les applaudissements que la patronne emmena une énorme marmite fumante où carottes et navets flottaient à la surface du bouillon.

Trois femmes étaient conviées autour cette table. Le vin coulant, la timidité avait disparu, Josiane sympathisait avec l'une d'elle, elle ne reprochait rien à son époux, elle-même aimait fréquenter ce petit bistrot, elle aimait les gens simples, sans artifice, comme Jacques, son mari.

Le retour dans le froid se fit en claudiquant, Josiane, avec sa béquille, Jacques, avec les vapeurs d'alcool.

Il s'effondrât dans le lit, tout habillé, elle lui retirât ses chaussures, puis s'allongea à ses côtés en vérifiant avant que le feu tiendrait toute la nuit.

Elle avait du mal à fermer l'œil, son mari partait à huit heures le matin, il lui resterait assez de temps pour se préparer. Cette soirée

bien arrosée favorisait les ronflements qui l'empêchaient de se concentrer sur le repas à l'auberge du lendemain midi.

Comment pouvait on être heureuse dans cette chambre sordide, froide, avec ces draps humides, cette odeur acre de sueur que dégageait son mari, l'hygiène n'était pas sa priorité. Ses cheveux sentaient le chien mouillé, elle ne supportait plus cette vie là.

Elle passât une mauvaise nuit, trop d'idées lui traversaient la tête, Jacques s'apprêtait à partir, son café et ses tartines étaient sur la table, il avait rechargé le feu, dans une heure la température allait monter, elle pourrait se préparer, se faire belle, ressembler à une femme.

Chapitre 4

Elle allât à la gare prendre la micheline de 11 heures, elle serait en avance à Gray. Elle avait du mal à se souvenir du visage de l'homme qu'elle devait rencontrer, elle savait qu'il s'appelait Jean, d'après sa carte de visite.

Elle s'installa à une table du buffet de la gare, commanda un café et savoura une bonne cigarette Marlboro, qui pour cette occasion remplaçait la bonne vieille gauloise.

Une grosse Renault frégate se gara devant la gare, elle reconnut l'homme qui en descendit, c'était bien lui, beau, élégant, svelte. Il s'attabla, et commanda deux martinis. Elle ne buvait de l'alcool que dans les grandes occasions, et aujourd'hui en était une !

- Comment avez-vous passé la nuit, pas trop souffert ?

Je n'allais pas lui raconter ma soirée.

- Oui, j'ai bien dormi, et ce matin, je me suis souvenu de notre rendez vous.

Elle mentait, elle ne voulait pas lui faire voir à quel point il lui plaisait.

- Bien moi, Josiane, j'ai eu du mal à m'endormir, j'ai pensé à vous.

Son cœur battait, elle restait sans voix, sa main tremblât quand elle portât le verre à ses lèvres.

La torture prit fin quand ils se levèrent et regagnèrent la voiture.

La petite auberge, « chez Marcel » était coquette, une table était réservée au nom de Walter, elle était située à côté d'une énorme

cheminée dans laquelle crépitait des grosses bûches de bois. L'ambiance était feutrée, la table était nappée d'un joli tissu rose sur laquelle reposaient des couverts et des verres de qualité.

La carte était réduite, trois entrées au choix, trois plats, et trois desserts. L'endroit était plutôt discret, il devait abriter beaucoup de couples illégitimes.

En consultant le menu, il lui avoua être marié depuis quinze ans, était père de deux enfants.

Elle avait du mal à lui expliquer sa situation, femme de chambres, un mari alcoolique, sans enfant, ce n'est pas très glamour, tant pis, elle choisissait la franchise. Qu'attendait il d'elle? Peut être était il juste avec elle, dans cette petite auberge pour se faire pardonner, qu'elle se fait des idées, qu'il aime sa femme, et qu'il n'a nulle intention de faire la cour à une inconnue, même renversée par sa voiture.

Elle se trouvait sotte, d'avoir imaginer une telle histoire, c'était un homme bien élevé, qui avait du savoir vivre, peut être que son épouse était conviée à ce déjeuner et qu'elle allait arriver. Non, il n'y avait que deux couverts de dressés, et puis il m'aurait dit, nous vous invitons à déjeuner, il a bien dit je vous invite, elle essaie de retrouver le fil de la conversation d'hier, à l'hôpital, elle veut arrêter de penser à tout ça.

Aujourd'hui, c'est une petite princesse qui déjeune avec son prince dans un château au bord de la Saône, plus rien d'autre ne compte. Elle était émerveillée de tout, essayait de le cacher.

Sans avoir été commandés, le patron amena deux apéritifs maison, ils avaient l'air de se connaître, Jean était peut être un bon client, sûrement, peut être amenait il de nombreuses conquêtes ici, qu'il connaissait toutes les chambres de cette petite auberge, et qu'elle n'était qu'un numéro après tant d'autres, monsieur Marcel était il complice ?

Elle se sentait devenir folle, pourquoi tant de suspicion, elle est en compagnie d'un homme galant, qui garde ses distances, pourquoi le jugerait elle.

Ils ont pris un plat unique, une fondue bourguignonne, arrosée d'un vin de grand cru, suivi d'une énorme pêche melba.

La table débarrassée de ses miettes, le café fut servie, jamais Josiane n'avait fréquenté un endroit aussi select, elle commençait à se sentir à l'aise, comme une vieille habituée.

Il l'interrogea sur son mari, et lui avoua ne pas être très épanouie dans son couple, qu'elle avait songé à le quitter, pas pour un autre homme, non, pour respirer, changer de vie, qu'elle ne se sentait pas dans son élément. Jean était attentif, il paraissait connaître cette situation.

L'addition fut payée, puis aidée de sa béquille, elle put regagner la voiture, assistée par le bras de Jean.

Elle était inquiète, le reverrait elle ? Elle en mourrait d'envie, elle n'osait pas faire le premier pas.

- *J'ai passé un très bon moment dit il ?*
- *Oui, c'était très agréable, vous êtes d'une bonne compagnie.*
- *Ecoutez Josiane, je suis un peu intimidé, j'aimerais vous revoir, mais qu'allez vous penser ?*
- *Je ne veux pas penser, laissons faire le hasard.*
- *Si je le provoque, vous m'en tiendrez rancune ?*
- *Elle rit de bon cœur, mais je suis handicapée, vous voyez !*
- *Oui, tout ça est de ma faute, comment me faire pardonner ?*
- *Vous êtes déjà pardonné, vous m'avez choyé ce midi, c'était formidable.*
- *Si c'était si bien que ça, acceptez une autre invitation.*

Son cœur battait la chamade, allait il l'embrasser ?

- *Oui, mais pas le soir, j'ai un mari à la maison !*
- *Pour éviter les mauvaises surprises, nous pouvons aller déjeuner à Vesoul*
- *vous n'avez pas peur que je tombe amoureuse ?*

Le pas était franchi, elle affichait ses sentiments, que je suis idiotte pensât elle.

- *si je vous dis que j'éprouve quelque chose pour vous, me croirez vous ?*
- *de l'amitié, du dégoût ?*
- *taisez vous Josiane, vous dites des bêtises, je vous ramène chez Vous*
- *non, j'ai un autorail à 17 heures*

Elle ne voulait pas qu'il sache où elle habitait, Rigny était si petit, Jacques l'apprendrait.

- *bien, à la gare de Gray alors, mais je vous prend demain même heure*
- *d'accord, mais où cela va-t-il nous mener ?*
- *qu'importe, soyons fou, je me plais tellement en votre compagnie*

Josiane accusait le coup, rêvait elle, ou avait elle abusé de ce bon vin ?

Elle allait faire une bêtise, mais elle ne reculerait pas, et puis une bêtise, aux yeux de qui ? Pour son mari, elle était devenue comme un vieux bibelot posé sur une étagère, je dois vivre pensât elle.

Jean l'aida à descendre du véhicule, la pris par le bras, l'accompagna dans la salle des pas perdus, puis attendit le train de 17 heures.

La micheline était à quai, il prit son visage entre ses mains, et tentât un baiser furtif, trop rapide pour Josiane puis il s'éloignât.

Les six semaines passèrent très vite, ils étaient devenus amants peu de temps après, dans un petit hôtel de Luxeuil, proche du casino.

Tout les soirs elle devait rentrer avant 18 heures, le temps de préparer le dîné.

Dans trois jours, tout cela allait se terminer, elle retravaillait Lundi, et terminait son travail à 17 heures, plus de temps, plus de place pour Jean, son chéri, son amour, elle se sentait perdue, elle aurait voulu que le temps s'arrête quand elle était dans ses bras, chaude, exaltée, si fragile.

Jean partageait il cet amour fou ? Sa femme, il n'en parlait pas souvent, voulait il la quitter pour moi ?

Après maintes demandes d'explications, il la rassura.

Son épouse avait un amant très loin, à Lyon, ce qui justifiait sa liberté. Ils ne voulaient pas divorcer pour diverses raisons, les enfants, le partage des biens, mais qu'il était libre d'agir à sa guise, la preuve, il pouvait l'inviter à passer un week end à la maison, leur maison.

Chapitre 5

Sa femme s'absentait toutes les semaines, du jeudi soir au lundi matin, les enfants étaient grands et le plus souvent, ils allaient à Lyon avec leur mère.

Mais deux jours et deux nuits, ce n'était pas possible, il y avait Jacques, comment faire, quelle excuse trouver ? Le faire boire, il pouvait rester 12 heures à dormir sans se réveiller, il suffisait de mettre trois ou quatre litres de vin sur la fenêtre, c'était trop aléatoire, il faudrait qu'il disparaisse, là était la seule solution.

A sa dernière visite médicale de la médecine du travail, le docteur lui avait trouvé un foie trop gros, que si il ne ralentissait pas l'alcool, ses jours seraient comptés. Mais il ne pouvait plus s'en passer, et tenait il à la vie ? L'encourager à boire le mènerait à une mort prématurée, mais quand ? Elle voulait trouver une solution, mais devait elle en parler à Jean ? Oui, elle le pensait, Jean et elle ne faisait plus qu'un.

- si ton mari doit disparaître, autant te faire profiter d'une bonne assurance vie, je te rappelle que c'est mon métier d'assurer les gens

- sois plus précis, je ne comprends pas.

- Il suffit de souscrire une assurance vie, puis tu touches un capital au décès de ton mari

- l'argent n'est pas ma priorité, je veux être libre, vivre mon amour au grand jour.

- L'un n'empêche pas l'autre.

- pour une petite cotisation mensuelle,, tu toucherais un capital en cas de décès par maladie, et ce capital est triplé en cas d'accident.

- Mais mon mari ne voudra jamais signer quoi que ce soit, il est méfiant de tout ce qui est paperasse.

- *ce n'est pas un problème, il suffit de faire une police sur deux têtes, la tienne, et la sienne, c'est moins suspect, en cas d'enquête, tu me ramènes un modèle de sa signature, je m'occupe de tout !*

Depuis cette conversation, Josiane était pensive, que pouvait il lui arriver, hormis vivre son amour avec Jean. Son mari ne voulait pas arrêter l'alcool, était elle responsable de la santé de Jacques ?

A partir de ce jour, il ne manquât plus de vin à la maison, elle l'encourageait, le rejoignait au café de la gare, ne le pressais pas pour rentrer, combien de temps cela allait il durer ?

Elle dérobat sa carte d'identité, qui était signée, la confiât à Jean, qui après plusieurs essais, parvint à une réplique copie conforme. Les contrats furent remplis, Josiane y imposa sa signature, et Jean signa pour son mari.

Il ne restait plus qu'à attendre, son état de santé se dégradait, mais il tenait bon.

Deux mois passèrent, Josiane n'en pouvait plus de cet amour caché, pleurait dans les bras de Jean, qui d'un ton neutre, avançait, il faut forcer le destin.

Il préparait un plan qui devait aboutir dans moins d'un mois. Devant sa maison, un petit terrain engazonné qu'il tondait, entretenait, il en était fier. Pour se débarrasser des parasites, insectes, limaces et autres, son droguiste lui avait vendu insecticide, pesticide, tout ces produits contiennent de l'arsenic, il l'avertit, surtout à tenir hors de portée des enfants, et bien sur, ne pas ingérer, sinon, le numéro de téléphone du centre anti-poison est indiqué sur le paquet.

Il expliqua à Josiane la marche à suivre, si le produit est ingéré en petite quantité, il est indécélable. Il est inodore si il est dilué dans une grande quantité de liquide, genre potage, vin de table. Si

l'opération est renouvelée chaque jour, les boîtes que je détiens dans mon garage seront suffisantes.

Il lui indiquât la posologie, une petite cuillère à café par litre de vin, ou par bol de soupe, si il en consomme trois cuillères par jour, dans 14 jours, c'est fini. Si tu ne te sens pas le courage de le faire, on oublie tout.

- Il restera l'accident de circulation, ou l'accident de chasse*
- Pour l'accident de la circulation, il n'a pas de voiture dit-elle, et il va bien accompagner des copains chasseurs, mais il ne chasse pas.*

.il peut se faire renverser par une voiture, ou prendre un coup de fusil accidentel, ces deux solutions sont plus rapides, et au niveau de l'assurance, le capital triple.

Elle trouvât ces deux dernières solutions trop barbares, elle préférât le poison. Elle remplit deux pots de yaourt en verre, les enfouit dans son sac à main, embrassât Jean avec passion, et regagnât la gare à pied, il était préférable de ne plus être vu ensemble pendant quelques semaines, puis elle reprit son travail le jour suivant, la tête ailleurs, elle imaginait son plan machiavélique.

Jacques par habitude consommait à la maison, deux litres de vin par jour, puis elle lui ferait une soupe de légumes tous les soirs, Jean lui avait dit, deux semaines, et ce serait fini.

Comment introduire ce poison dans le vin, si la bouteille n'est pas ouverte ? C'était des litres encapsulés avec un bouchon plastique, elle pensât dilué la poudre dans un peu de vin, puis à l'aide d'une seringue, percé la capsule, et répandre ce mélange dans le vin, puis bien secouer.

Où trouver une seringue sans éveiller l'attention ? Chez monsieur Bardin, le pharmacien, trop risqué, il lui poserait des

questions, que voulez vous faire avec ça, et après le décès de Jacques, il pourrait être suspicieux à son égard.

Il fallait qu'elle en parler à Jacques, elle se rendit à son cabinet, lui expliqua son problème. La solution était trouvée, il irait à Vesoul, dans une pharmacie, achèterait une seringue avec un antibiotique dans les produits vétérinaires, pour en administrer à son chien.

Le lendemain, ils se rencontraient à la gare, puis elle repartait avec ce précieux sac marqué « pharmacie centrale de Vesoul. »

Elle expérimenta son idée sur une bouteille consignée vide, fouillât la poubelle pour retrouver ces petites capsules en plastique. Elle emplit la bouteille d'eau, la ferma, puis alla préparer sa mixture sur la pierre à eau de la cuisine. Si le produit se montrait indécélable dans de l'eau claire, ce serait parfait dans du vin, ou du potage.

Avec la seringue, elle aspira le contenu du bol, puis perça délicatement le plastique, appuya sur la pompe pour en extraire ce liquide ambré, agita la bouteille dans tout les sens, et laissa reposer le liquide empoisonné.

Trente minutes plus tard, elle huma le contenu, rien de suspect, juste une odeur de javel et de chlore que l'on pouvait déceler dans n'importe quelle eau de robinet, elle compara, une eau claire, puis l'eau de ce breuvage intoxiqué, aucune différence, elle fut rassurée.

Monsieur Minard, l'épicier qui assurait la livraison amena une caisse de dix litres de vin rosé, reprit la consigne, puis lui offrit un verre de ce vin, pas encore pollué.

Elle prépara trois litres, puis glissa le reste sous la pierre à eau. Rien ne pouvait plus l'arrêter.

Jacques rentrait tout les soirs à la même heure, 18h30, il maigrissait, ne mangeait presque plus, sauf un bol de soupe que Josiane lui préparait, il périssait de jour en jour, mais il ne se plaignait pas, avait quelques douleurs d'estomac, des problèmes de

digestion, elle lui conseillait d'aller consulter le docteur Thiriet, le seul médecin de Rigny, pensant ainsi se sauver la face, mais il vociférait dans son langage d'ivrogne, tous des charlatans ! Pas un pour relever l'autre !

Il avait trente cinq ans, et en paraissait cinquante, combien de temps allait il tenir ? Elle était sans pitié, le rendant responsable de sa triste vie, et puis, à qui allait il manquer ?

Une semaine plus tard, il vomit du sang, immédiatement, elle alla voir le docteur Thiriet qui le fit hospitaliser à l'hôpital de Gray. Elle lui rendit visite le premier jour, il avait été placé en réanimation.

Elle se posait beaucoup de question, allait ils voir que c'était un empoisonnement ? Un médecin l'interpella,

- vous êtes bien madame Martin, son épouse ?

Avec une petite mine attristée elle opina de la tête

- voilà dit il, je préfère être franc avec vous, le cas est grave, il a fait une hémorragie interne, le foie n'a pas supporté toute cette quantité d'alcool ingérée chaque jour, il est plongé dans un coma hépatique, si dans les deux heures qui suivent, l'épanchement de sang ne s'arrête pas, malgré tout nos efforts, il ne passera pas la nuit !

Josiane écoutait, puis était rassurée, aucune trace de pesticide ne fut décelée.

Il n'y avait rien d'autre à faire que d'attendre, en cas d'issue fatale, comment serait elle prévenue, elle n'avait pas de téléphone.

La secrétaire de l'accueil lui dit que cette formalité était prévue, un télégramme serait déposé à son domicile dans les plus brefs délais.

Elle retournât au chevet de Jacques, lui embrassât le front, puis se retirât, triste et heureuse.

Après une nuit de sommeil agité, elle fut réveillée par une voix d'homme, Madame Martin ! Madame Martin ! C'était un employé des PTT.

Elle se couvrit d'une robe de chambre, allât ouvrir. Le préposé tenait dans sa main un pli, me le tendit, puis me fit signer un registre, Sur l'entête du télégramme, Hôpital municipal de Gray 70100 Après avoir ouvert le pli, elle put y lire

Monsieur Martin Jacques 35 ans

Décédé ce matin à 06h15.

Prière de contacter le secrétariat de l'hôpital.

Elle prit le temps de boire un café, puis d'une allure décidée, se rendit au secrétariat. Une employée la voyant, puis prenant part de son identité, prit un air désolé,

- *toutes les affaires de Monsieur Martin ont été rassemblées dans ce carton, je vais vous remplir l'acte de décès, ainsi que le permis d'inhumer, avec lequel vous pourrez vous rendre dans une agence de pompes funèbres. Si vous ne vous en sentez pas capable, nous pouvons nous en occuper*

Comme ce fut rapide, simple, Jean à été parfait. La voilà libre !

Jean lui avait conseillé de ne rien précipiter pendant un mois, seulement après elle pourrait faire valoir ses droits à l'assurance vie, éviter de se rencontrer pendant quelques temps, mais ne t'inquiètes pas lui avait il dit, l'entreprise de ton mari devrait te verser un petit capital, de quoi voir venir.

Elle qui avait attendu si longtemps la rencontre du prince charmant, elle pouvait bien patienter un mois, c'était dérisoire.

Les obsèques ont eu lieu trois jours plus tard, tous les collègues de travail étaient présents, leurs amis, Martine et Robert,

puis quelques membres de la famille de Jacques qu'elle ne connaissait pas très bien.

Le prêtre fut élogieux, retraçant son parcours sans faute, dur à l'ouvrage, un bon chrétien, même si sa présence à l'office religieux du dimanche matin était rare, ce que regrettait beaucoup le curé du village, puis, qu'il allait beaucoup manquer à toutes ses connaissances.

La messe fut dite, elle n'avait plus qu'à s'armer de patience, une semaine de congé lui fut accordée par Madame Colin, la patronne de l'hôtel du fer à cheval.

Eloignée de son amant, le temps s'écoulait lentement, quelquefois, par besoin, elle se rendait à la petite gare de Rigny, prenait la micheline pour Gray, et allait prendre un thé à la terrasse du buffet de la gare, ç'est là que tout avait commencé.

Quelques tables étaient occupées par des voyageurs attendant leur train, discutaient, lisaient le journal.

Quand un client de la table voisine retourna la page du quotidien, elle put lire en gros titre,

« Un assureur de Gray trouve la mort dans un accident de la circulation »

Elle prit un moment à réaliser, le monde s'effondrait, le ciel lui tombait sur la tête.

Elle courut acheter l'est républicain, l'édition de Vesoul, retourna à sa table, éplucha l'article, les yeux embués de larmes.

Monsieur Jean Walter, 43 ans assureur honorablement connu des habitants de Gray, à trouvé la mort hier soir, au volant de sa Renault frégate sur la route nationale reliant Luxeuil à Vesoul. Il était seul à bord. La gendarmerie a ouvert une enquête, pour déterminer les causes de cet accident.

Elle se sentait perdue, plus d'épaule pour la soutenir, plus de mot doux pour la soulager, c'était un cauchemar, elle allait se réveiller.

Elle entrât dans une déprime, prit des somnifères pour dormir, ne voulait plus affronter la réalité.

Deux jours plus tard un article parut dans la presse.

Toutes les personnes ayant souscrits une police d'assurance dans le cabinet de Monsieur Walter sont priés de s'adresser à Monsieur Helle son remplaçant qui exerce à la même adresse.

Guy Helle

Cabinet d'assurances multirisques

17 Quai Villeneuve 70100 Gray

Téléphone : 311

Chapitre 6

Les comptes en banque de la compagnie d'assurances de Monsieur Walter furent bloqués, le temps que le siège à Paris règle les problèmes de transmission de contrat des assurés.

Un employé, un peu plus zélé que les autres découvrit quelques malversations sur certains documents appartenant à des clients de monsieur Walter. Une enquête fut menée, et avec l'accord du PDG de la compagnie, puis une plainte fut déposée au commissariat de Gray.

Une perquisition fut ordonnée au cabinet du Quai Villeneuve ; Tout y fut épluché, un dossier retenu l'attention de monsieur l'inspecteur Baguart

Assurance vie N° 1379 Josiane/Jacques Martin

A l'intérieur se trouvaient plusieurs feuilles de brouillon avec des répliques de la signature du nom Martin.

- Tiens, c'est étrange pensât l'inspecteur Baguart.

Une courte enquête lui apprit que monsieur Martin était décédé quelques temps plus tôt à l'âge de 35 ans suite à une hémorragie hépatique, et que la bénéficiaire du contrat était Madame Josiane Martin.

Il confiât le résultat de ses investigations à son supérieur, le commissaire Voirin.

*Une convocation fut envoyée à Josiane
Veuillez vous présenter au commissariat de police de Gray, 17 Rue
Maurice Signard, tel : 246
pour une affaire vous concernant.*

Quand Josiane reçut cette convocation, elle se demanda ce qui était arrivé, que pouvait on lui reprocher, elle n'avait pas fait la

demande du capital à l'assurance, elle se sentait rassurée, peut être juste pour un témoignage quelconque, elle cherchait, ne trouvait pas.

Ne voulant pas trop avoir d'idées noires, elle se rendit sur le champ à la gare, prit l'autorail et arrivée à Gray, elle se dirigeât vers le poste de police, présentât sa convocation au planton de service à l'entrée du commissariat. Ce dernier la dirigea au premier étage, au bureau du commissaire divisionnaire Voirin.

Elle fut accueillie avec le sourire, le policier avait l'air sympathique.

- *asseyez vous madame Martin*
- *savez vous pourquoi vous êtes convoquée ?*
- *aucune idée, répondit elle, avec sincérité*
- *voilà je vais être franc, il y a un petit truc qui nous chiffonne*
- *vous rappelez vous d'avoir contracté un contrat d'assurance vie auprès de monsieur Walter, ce contrat était à vos deux noms, Jacques, et Josiane*
- *c'est exact, je ne m'en suis pas encore occupé, il n'avait pas une grande valeur*
- *où l'avez-vous signé ce contrat ?*
- *au cabinet de monsieur Walter*
- *vous y êtes allée seule ?*

Elle voyait un piège se refermer sur elle, pourquoi toutes ces questions ? Elle devint nerveuse, il ne fallait pas que l'inspecteur s'en aperçoive

- *non, j'étais avec mon mari, c'est lui qui tenait à cette assurance*
- *ce n'est pas très clair, votre mari n'est plus là, monsieur Walter non plus, donc tout repose sur vos déclarations.*

Bien sur l'inspecteur lui cacha la découverte de cette feuille de brouillon griffonnée avec ces imitations de signatures

Écoutez Madame Martin, on va confier ce contrat à notre laboratoire pour une étude graphologique. j'espère que vous ne nous racontez pas de bobards.

Josiane avait du mal à retenir ces tics nerveux, ses paupières clignaient involontairement, ses lèvres tremblaient, elle avait du mal à avaler sa salive, le policier la fixait, il ne pouvait pas ne pas le voir, elle était perdue.

Puis d'un ton rassurant

- vous allez rentrer chez vous, on vous re-convoquera si besoin, je vous demanderai de ne pas quitter le département.*
- Je vous remercie*

Mais merci de quoi ? Ces hommes étaient là pour la torturer, la faire avouer, mais avec quelles preuves, Jacques est mort à cause de l'alcool, personne ne peut prouver le contraire.

Elle rentra chez elle, le visage blême, elle venait de vieillir de dix ans

Le pesticide, l'herbicide, la seringue, elle ne s'en était pas débarrassée, quelle idiote, il fallait agir vite, avant qu'ils viennent mettre le nez dans mes affaires

Elle retrouva sous la pierre à eau deux pots de yaourts en verre avec un restant de poudre au fond, puis la seringue emballée dans un papier journal, les bouteilles avaient été vidées, elle les cassât, puis enfouit toutes ces preuves dans un grand sac, elle sortit et allât jusqu'au bord de la Saône, mit quelques pavés dans le sac, le fermât hermétiquement, puis à l'abri des regards, elle le jetât dans la rivière. La police ne pouvait plus rien contre elle.

En partie rassurée, elle cherchait la faille, n'en voyait aucune, peut être devrait elle aller récupérer l'argent de l'assurance vie, cela pourrait sembler louche aux enquêteurs qu'elle ne réclame pas son dû.

Elle irait lundi matin, c'était décidé. Après tout ces tracas, elle déménagerait, n'importe où, maintenant que Jean n'était plus là, l'endroit lui était indifférent, une grande ville de préférence, puis avec l'argent de l'assurance, elle avait de quoi patienter, changer de vie, un monde nouveau l'attendait.

Elle se rendit au cabinet d'assurance, et sortit son contrat, Monsieur Helle, l'examina, puis lui dit,

- *dans l'immédiat, on ne peut rien faire, les fonds sont sous séquestre, il faut attendre la fin de l'enquête, ça devrait être rapide, une semaine peut être. Pour le versement du capital, nous effectuerons un virement sur votre compte.*

Il a dit une semaine, comment peut il le savoir, peut être que la police l'a renseigné

- *La police est venue enquêter ?*
- *Oui, ils ont saisi les dossiers appartenant à Monsieur Walter, mais ils pensent que tout sera vite réglé.*

Pour ne pas paraître suspecte, elle en terminait avec ses questions, elle quitta le cabinet en souhaitant une bonne journée à Monsieur Helle.

Elle ne s'attarda pas dans les rues de Gray, reprit le train pour Rigny. Cette vie monotone, c'était bientôt fini, Jean lui avait mis le pied à l'étrier, il était omniprésent dans ses pensées.

Elle arriva sur le seuil de sa porte, deux hommes en civil l'interpellèrent,

- *Madame Martin ?*
- *Oui, c'est moi*
- *Police, dit l'un d'eux en brandissant une carte avec le sigle bleue blanc rouge*
- *Que me voulez vous ?*
- *Il faut nous suivre, on a quelques questions à vous poser, ce ne sera pas long*
- *Vous ne pouvez pas me les demander ici ?*
- *Non, il faut nous suivre, on ne peut pas vous en dire plus*

Une voiture de police s'avança, elle fut emmenée au poste de police de Gray, dans le bureau de monsieur le commissaire Voirin.

- *bon, tu vas arrêter de nous raconter des conneries maintenant*

Pourquoi ce tutoiement, elle avait peur, que savaient ils donc ?

- *je ne vois pas de quoi vous voulez parler*
- *tu arrêtes de nous prendre pour des cons, on à les résultats du labo, c'est pas ton mari qui a signé, c'est Jean Walter, on a les preuves*
- *je ne comprends pas*
- *walter, tu couchais avec lui ?*
- *mais non, je le connaissais à peine*

Il lui brandit la feuille de brouillon avec toutes ces signatures au nom de Martin, puis lui mit sous le nez

- *et ça, ça ne te dit rien ?*

Elle tremblait, ne pouvait retenir ses larmes, comment continuer à mentir ?

- *écoutes, tu as envie de dormir chez toi ce soir, alors il faut nous dire la vérité, je vais t'aider. Tu savais que ton mari était très malade, que ses jours étaient comptés, puis tu as rencontré Walter, tu es devenue sa maîtresse, et quand tu lui as avoué la maladie de ton mari, il a monté ce plan, digne d'un roman d'Agatha Christie, mais dans la vie, ça ne marche jamais, la vérité triomphe toujours, ce n'est pas grave, tu n'as tué personne, mais il faut avouer, et tu rentres chez toi. Faux et usage de faux, ça ne va pas chercher loin, mais arrêtes de te foutre de notre gueule*

Cette histoire racontée par ce flic minimisait les faits, elle allait s'en tenir à ça

- *je vais tout vous raconter*
- *bien, Antoine, s'il te plait, tape sa déposition*

Antoine, c'était un autre inspecteur, il devait tenir le rôle du gentil. Elle a tout dit, en omettant le pesticide, ils avaient l'air convaincu, une fois le procès verbal rempli, elle le signât, pensant en avoir fini avec cette histoire.

- *je viens de téléphoner au parquet, un juge veut te voir, et t'inculper de faux et usage de faux, ne t'inquiètes pas, dans le pire des cas, c'est six mois avec sursis, si tu avais pris le capital, et que tu l'avais dilapidé, ce serait plus grave, mais là, tu n'as bénéficié de rien, tu seras présentée au juge ce soir, au tribunal de Vesoul. Antoine, amène là !*

Elle fut descendue dans les geôles du commissariat, endroit lugubre, tout bétonné, sans fenêtres, avec un sceau pour faire ses besoins, puis un lit en ciment et une couverture pouilleuse. Mais qu'est ce que je fais ici, pensât elle ?

Elle entendit des pas, puis la serrure de sa porte crochétée, un garde l'invitât à sortir, elle ne savait l'heure qu'il était, elle était restée sans montre, sans ceinture ni chaussure

Elle fut menottée, elle ne comprenait pas, un agent en uniforme l'informa que c'était le règlement, puis à bord d'une dauphine de la police, elle fut amenée à Vesoul, distant d'une soixantaine de kilomètres.

Elle était entourée de deux policiers qui l'ignorait, la prenait elle pour une délinquante ?

Ils sont entrés au tribunal par un sous sol, puis elle fut dirigée sur un banc à coté de grosses portes insonorisées.

Un greffier vint la voir, se renseignât si elle souhaitait la présence d'un avocat. Pour Josiane, ce monde était complètement inconnu.

Elle ne comprenait pas, alors un avocat commis d'office lui fut désigné pour la soutenir, Maître Zimmermann, avocat au barreau de Vesoul.

Elle fut invitée à pénétrer dans une petite pièce, son avocat était en train de consulter son dossier. Il se leva, la salua avec un sourire franc

- *je suis Maître Zimmermann, j'ai été nommé pour vous défendre*
- *j'espère que ça va bien se passer, je suis un peu perdue*
- *ne vous inquiétez pas madame Martin, je suis là pour que tout se passe bien, votre dossier est limpide, je ne pense pas qu'il demandera le mandat d'écrou*

Elle ne comprenait rien à tout ce vocabulaire, elle lui demanda d'utiliser un langage plus simple.

- *votre chef d'inculpation est de faux et usage de faux, une peine de deux ans de prison est requise pour cette infraction, mais je veux vous rassurer, il s'agit de peine maximum, dans*

vosre cas, je vois trois mois de prison avec sursis, ce qui veut dire que vous évitez la prison

La prison, rien que le nom lui faisait peur, ces gens qui paraissaient si civilisés était capable de la jeter en prison, puis Maître Zimmermann, la prit par le bras et lui dit, allons y !

Le bureau du juge, monsieur Foulon était petit, trois sièges étaient devant son bureau, encombré de piles de dossiers, dans ses mains, il tenait une chemise verte en papier cartonné, sur lequel était écrit

Affaire Martin/Walter

Elle était déjà catalogué, était ce un signe de gravité ?

- *vous êtes bien Madame Martin Josiane*
- *oui*
- *vous avez déclaré au service de police de Gray avoir avec l'aide de Monsieur Walter imiter la signature de votre feu mari Jacques Martin, afin d'obtenir un capital d'assurance vie.*
- *Oui*
- *Ce faux a été réalisé alors que votre mari était encore en vie, c'était deux mois avant son décès à l'hôpital de Gray, c'est bien ça ?*
- *Oui*
- *Vous avez avoué avoir eu occasionnellement des relations sexuelles avec Monsieur feu Jean Walter, assureur à Gray*
- *Oui*
- *Voilà Madame Martin, ce qui m'inquiète, c'est les rapports que vous entreteniez avec cet assureur, Monsieur Jean Walter.*

Maître Zimmermann, intervient

- voyons Monsieur le juge, peu importe la relation de ma cliente avec Monsieur Walter, cette dernière n'a bénéficié de rien, elle n'a même pas réclamé son dû à l'assurance, le capital était minime. Elle a fait une bêtise, elle le reconnaît, mais vous vous doutez bien qu'elle le regrette.
- Je suis désolé, je trouve ce dossier pas très clair, greffier, établissez un mandat d'écrou au nom de Josiane Martin. Madame Martin, vous avez cinq jours pour faire appel à cette décision.

Sur ce les policiers accompagnaient Josiane, vers la sortie

La terre s'est arrêtée de tourner, Josiane était abattue, son avocat resta muet, puis se ressaisit, il savait qu'il ne pouvait pas aller contre la décision du juge

- Madame Martin, je présente au parquet des demain mes conclusions sur cette décision du juge, dans moins de cinq jours, je vous sort de là.

Un policier lui remit les menottes, l'embarquât dans un fourgon cellulaire, direction la maison d'arrêt de Vesoul, quartier des femmes.

Chapitre 7

L'endroit était sinistre, une vieille bâtisse entourée de murs épais sur lesquels des miradors étaient installés à chaque coin.

Pour y pénétrer, il fallait passer dans un sas, où se tenait le greffe, là, un employé vous enregistrerait, prenait vos empruntes, puis notait les signes particuliers visibles, cicatrices, tatouages.

Josiane était fatiguée, ne réalisait pas, on lui vidât ses poches, son sac, tout ses objets, la monnaie, ses clés furent mis dans une grande enveloppe marquée Josiane Martin, N° d'écrou 379.

Elle n'était plus qu'un numéro, qu'allait penser madame Colin, sa patronne, Martine et Robert, ses amis, le journal local allait il en faire sa une ? Pourtant, pour Maître Zimmermann, c'est une banale affaire pénale

Comment s'évader d'un endroit aussi lugubre ? En pensée, peut être.

Une gardienne me conduisit dans une salle où tous les vêtements étaient entreposés, ici, c'était la fouille. Avant le jugement, on pouvait y conserver ses vêtements civils. On remit à Josiane une couverture, une paire de drap, un saladier, une assiette, un verre, le tout en duralex, une cuillère, une fourchette, puis un canif en plastique. Afin de pouvoir communiquer avec sa famille ou son avocat, une feuille de papier à lettre, une enveloppe timbrée puis un stylo bille faisait parti du paquetage.

On l'emmena à la cellule 17, au rez de chaussée. Il y avait beaucoup de bruit, des plaintes, des cris de désespoir, des clés qui ouvraient des portes, puis les refermaient ; des gardiens qui criaient pour se faire entendre. Elle était là, devant une lourde porte avec des verrous énormes, puis un judas pour observer les détenues.

Une gardienne vêtue de bleu marine, coiffée d'une casquette avec une étoile au dessus de la visière, s'approcha, Martin, N°379, c'est vous ?

Entrez ! Une petite cellule peinte d'un vert délavé, une fenêtre surélevée protégée par des barreaux, puis trois lits de métal. Dans le coin, au fond un WC à la turque sans protection ni rideau, trois petits placards en tôle, puis une pierre à eau sans robinet sous laquelle étaient entreposés deux brocs.

Deux détenues occupaient cette cellule, la première s'avança, se présenta,

- moi, c'est Solange, et toi ?

- Josiane,

La deuxième sortit de son lit, me serra la main,

- je suis Yvonne, bienvenue dans notre maison

lui dit elle sur le ton de la plaisanterie, mets ton paquetage sur le lit du fond.

- tu es là pourquoi ?

Josiane expliqua sa situation, et d'après ses deux codétenues, je ne resterais pas longtemps.

Après avoir passé deux jours à la police, puis au tribunal, elle retrouvait un peu de chaleur, d'humanité dans cette pièce humide à l'odeur de moisi.

Yvonne, la plus âgée avait frappée assez gravement la maîtresse de son mari, elle était là depuis quatre mois ; Solange, elle, elle avait tué son mari, elle ne supportait plus les coups, les engueulades continuelles, puis un jour elle explosa, se saisit d'un couteau de cuisine, et lui planta dans le cœur ; elle était là depuis deux ans. Elles n'avaient pas l'air inquiètes, une certaine complicité se dégageait de cette amitié.

Trois jours après son incarcération, elle fut appelée au parloir des avocats. Maître Zimmermann venait lui rendre visite, l'informer de l'avancement du dossier. La rencontre avait lieu dans une petite cellule, sous l'œil attentif des gardiennes.

- madame Martin, comment se passe votre détention ?

- ça va, je m'attendais à pire

- *bon, voilà, j'ai du nouveau, Monsieur Foulon votre juge veut vous revoir avant de se prononcer sur votre éventuelle remise en liberté*
- *ça sera quand ?*
- *Mercredi à 14 heures*
- *On est samedi, donc dans cinq jours*
- *C'est cela, et ne vous inquiétez pas madame Martin, je serai présent*

Mercredi à 13 heures le fourgon vint chercher Josiane, elle fut entravée avant de prendre place dans le tube Citroën, la route n'était pas longue pour arriver au sous sol du tribunal. Ses gardiens regardaient le paysage défiler, à quoi pouvaient ils penser, ce que leur femme leur préparerait pour le dîner du soir, toutes ces petites choses simples devenaient importantes quand on est privé de liberté, imaginaient ils ce qui se passait dans la tête d'un prisonnier ? Se mettaient ils à la place des prévenues qu'ils accompagnaient devant un juge intraitable ?

Le juge Foulon m'attendait, sans expression, le regard froid. Son avocat était présent, elle sortirait peut être ce soir.

- *madame martin, j'ai étudié votre dossier, il y a quelques questions qui restent en suspend.*
- *Je vous ai tout dit, je vous le jure*
- *D'après un médecin légiste, entre les premiers symptômes de maladie de votre mari et sa mort, le temps lui semble bien court, l'alcool n'est peut être pas la seule cause responsable de sa mort. J'ai diligenté une enquête auprès des services des légistes, en attendant, je vous maintiens en détention, on se reverra après les résultats, gendarme, emmené madame Martin.*

-

Pour Maître Zimmermann, le juge en faisait trop, un excès de zèle, sans doute.

- *soyez rassurée Madame Martin, vous n'y êtes pour rien dans la mort de votre mari, il ne pourra rien prouver.*

-

Josiane s'attendait au pire, son avocat n'était pas au courant de tout,

- *expliquez moi, Maître, que va-t-il se passer ?*
- *les médecins légistes vont faire des analyses sur les viscères de monsieur Martin.*
- *Mais il est mort et enterré depuis plus de trois mois*
- *Vous savez les produits chimiques mettent des années à disparaître*
- *Ils vont le déterrer, mais c'est une horreur !*
- *Je vais vous dire madame Martin, quand la justice est en marche rien ne l'arrête*

Elle était fichue, ils allaient tout découvrir, l'arsenic dans le désherbant et les pesticides. La présence de Solange et Yolande allait lui faire du bien, mais elle resterait muette sur le poison.

Le corps fut exhumé, puis envoyé au laboratoire, le couperet est tombé, Jacques est mort d'un empoisonnement à l'arsenic.

Si Jean était là, je suis sur qu'il arriverait à la sortir de ce mauvais pas, pourquoi est il mort ?

La session d'assise était prévue début octobre 1965, l'affaire Martin/Walter était programmée la première journée.

Cela faisait deux ans que Josiane était derrière les barreaux de la prison de Vesoul, elle s'y était acclimatée ; Yvonne à purgé une peine de 12 mois de prison ferme, elle était sortie et Solange à 12 ans, elles étaient encore ensemble, mais elle partira prochainement elle attendait son transfert dans une centrale prévue pour les longues peines.

Le lundi 4 octobre commençât le procès. Un fourgon l'emmena au tribunal, puis avec deux gendarmes, allait attendre dans une petite pièce attenante à la cour d'assise. Elle demandât une cigarette, un gendarme sortit de sa poche une gauloise, c'était sa marque préférée. Elle tirait dessus nerveusement, avec un léger tremblement, son visage était blême, les traits tirés, les yeux cernés, comment en aurait-il pu être autrement ? La petite femme de chambre du fer à cheval se retrouvait au cœur de l'actualité de Haute Saône.

Une sonnette retentit, elle annonçait l'ouverture du procès une porte s'ouvrit, elle avançait dans une grande salle, au plafond haut, avec des sculptures en bois doré, l'endroit était solennel. Elle fut installée dans un box, encadrée de ses deux gardiens, d'où elle était, elle pouvait voir l'ensemble de cette salle de justice. Il y avait huit fois deux rangées de bancs pour le public qui était venu nombreux, que voulait-il ? De la simple curiosité, de l'empathie, du sadisme ?

Des journalistes étaient au premier rang, en espérant un procès retentissant, leurs journaux étaient titrés ainsi,

Le procès tant attendu de Josiane Martin, la mante religieuse !

Elle écoutait sans entendre, regardait sans voir, elle aurait aimé être morte, avec Jean. Au moins, personne ne leur ferait de mal, ici, ils souhaitaient tous sa tête, pourquoi ce public était si hostile à son égard. Elle était devenue la tueuse, et Jacques une victime innocente. Ils ne comprennent rien, ils n'ont jamais aimé comme elle aime Jean. Elle ruminait, bande de crédules, vous croyez à cette justice des hommes vous ne connaissez rien de la vie, de l'amour, vous êtes persuadés que le verdict sera juste, pensez un seul instant, si c'était votre femme, votre fille, votre mère assise à ma place, votre jugement serait-il aussi sévère ?

La cour entrât, prit place sur des sièges alignés autour d'un long comptoir, il y avait le président, un vieil homme vêtu d'une cape rouge surmontée d'une étole de fourrure blanche, deux assesseurs,

puis neuf jurés choisi parmi la population de Haute Saône, ils représentaient le peuple français et allaient rendre justice. Pouvait elle leurs faire confiance ?

Le président prit la parole, elle se leva, parut inquiète de son destin.

- *Josiane Martin, née le 6 septembre 1933 à Vesoul, de parents inconnus, vous demeurez à Rigny, au numéro 11 de la rue du champ de foire en Haute Saône, vous êtes la veuve de monsieur Jacques Martin, décédé en avril 1963 à l'hôpital de Gray. Vous êtes assistée de Maître Zimmermann.*
- *Vous êtes accusée de meurtre avec préméditation sur la personne de votre mari. avez-vous des modifications à apporter ?*
- *Non*
- *Après avoir rencontré monsieur Walter, dont vous deviendrez la maîtresse, vous décidez ensemble de mettre fin aux jours de monsieur Jacques Martin, afin de percevoir un capital d'une assurance vie établie par monsieur Walter.*

Maître Zimmermann, se leva, prit la parole

- *c'est faux ! Votre honneur, ma cliente n'a jamais été intéressée par l'argent, jamais elle n'a revendiqué ses droits auprès de l'assurance*
- *madame Martin, pourquoi avez-vous éliminé votre mari, d'après l'enquête, il n'était pas violent, il buvait, certes, pourquoi ne pas avoir divorcé ?*
- *je ne sais pas, je n'avais plus que Jean en tête*
- *monsieur le procureur, vous voulez intervenir ?*
- *non, pas dans l'immédiat*
- *greffier, faites entrer le premier témoin*

C'était un témoin de la défense, madame Colin arriva à la barre

La patronne de Josiane, âgée d'une cinquantaine d'années, paraissait robuste, un peu enveloppée

- *madame Colin, vous exploité un hôtel restaurant connu sous le nom du fer à cheval*
- *oui, c'est bien ça*
- *vous employez madame Josiane Martin en qualité de femme de chambre depuis 1960*
- *oui, septembre 1960*
- *avez-vous des reproches, des critiques à l'encontre de madame Martin ?*
- *aucun, mon mari et moi étions très satisfait de son travail, toujours à l'heure*
- *pensez vous qu'elle aurait pu être malhonnête, vis-à-vis des clients, ou de vous-même ?*
- *jamais, on avait une confiance absolue, les clients l'aimaient bien*
- *un de vos clients aurait il pu obtenir les faveurs de madame Martin ?*
- *oh ben là non, ou alors, elle cachait bien son jeu*
- *vous avait elle fait part des ses déconvenues avec son époux ?*
- *je voyais bien qu'elle n'était pas très heureuse en ménage, mais elle n'en parlait pas, et ne l'affichait pas*

- *Maître Zimmermann, des questions ?*
- *Votre honneur, madame Colin a fait mon travail, aucun reproche à faire à ma cliente*

- *Monsieur le procureur ?*
- *Monsieur le président, voyez vous, je m'étonne quand même qu'une employée qui vient d'assassiner son mari ne laisse rien apparaître, ou madame Colin est aveugle*

-
Madame Colin s'emporta

- non mais des fois, vous n'avez qu'à me traiter de menteuse !
- vous pouvez aller vous rasseoir, témoin suivant

-

Martine, l'amie de Josiane, son avocat l'avait fait comparaître

- madame Martine Pierson, vous étiez l'amie de l'accusée, êtes vous surprise de la voir là
- ben oui alors ! puis vous dites « étiez amie », c'est toujours ma copine
- depuis quand la connaissez vous ?
- c'est quand on travaillait à l'usine, chez Peugeot, on s'entendait bien, on allait au bal, j'étais avec mon fiancé Robert, c'est lui qui lui a présenté Jacques
- qu'avez-vous à dire de Jacques ?
- c'était un copain de régiment de Robert, il était gentil, mais il aimait bien boire un coup, vous savez à l'âge là, les militaires aiment bien se pinter, vous avez été militaire, vous savez ce que c'est !

Le président paru surpris des propos de cette jeune femme simple et authentique

- ils étaient amoureux l'un de l'autre ?
- oui, Jacques, il ne voyait que Josiane, puis elle le trouvait gentil, ce n'était peut être pas le grand amour, mais elle le supportait, et quand il était bourré, c'était pas facile !
- vous avez la parole monsieur le procureur
- dites moi madame Pierson, ce Jacques si gentil, même bourré comme vous dites, méritait il d'être assassiné ?
- bien sur que non, je n'arrive pas à le croire, je pense que Josiane a été envoûtée, ce n'est pas possible autrement
- lors des soirées aux bals, madame Martin vous semblait elle être une fille facile ?

- *jamais de la vie, ce n'était pas une Marie couche toi là, aussitôt qu'un danseur avait les mains qui la tripotaient, elle l'envoyait balader, elle avait la classe la Josiane, je voyais bien qu'elle ne voulait pas d'un cul terreux*
- *pourquoi a-t-elle fréquenté Jacques, il ne faisait pas parti de l'élite ?*
- *d'abord, jacques, c'était le pote à Robert, et jamais il n'aurait eu un geste déplacé, même bourré, il savait se tenir.*
- *j'en ai terminé monsieur le Président*

Martine alla se rasseoir, sans oublier de faire un clin d'œil à Josiane qui était pensive, se souvenait de toutes ces soirées au bal, à seize ans, quelle insouciance ! On ne devrait jamais grandir, puis me voilà ici, entouré de gardiens mon destin est en train de se jouer, je préférerais être morte au côté de Jean.

Ce fut le tour de la patronne du café de la poste, cité par la partie civile

- *madame Diss Germaine, vous exploitez le café de la gare à Rigny*
- *c'est bien cela*
- *parmi votre clientèle, Jacques Martin était il un habitué ?*
- *oui, jacques était un bon client, je dirais même un ami, jamais de problème avec lui, il était serviable, honnête, certes, il aimait bien boire un petit coup, mais il n'embetait personne, il payait toujours ses dettes, des fois, il aidait même mon mari à descendre les tonneaux de bière à la cave, en échange, je lui mettais un petit blanc sec au comptoir.*
- *Il buvait beaucoup*
- *Pas plus que les autres, le matin, un café rhum, puis un ou deux blancs d'alsace, il partait travailler en mobylette, toujours à l'heure, et il repassait vers 17h30, et faisait une*

petite belote, buvait deux ou trois demis, puis rentrait après avoir bu l'apéro, un ou deux pernod. Vous savez, à Rigny, il n'y a rien pour se distraire, le café de la poste est le seul lieu convivial du village

- *Oui, Maître Zimmermann, vous avez la parole*
- *Madame Diss, vous êtes une commerçante avant tout, mais bien involontairement, vous participez à la déroute des couples*
- *Comment ça, je ne m'occupe pas de la vie privée de mes clients*
- *Vu de cette façon, je comprend bien, mais mettez vous à la place des épouses de vos clients, le supporteriez vous ?*
- *Ben là non ! quand même pas ! faut pas exagérer*
- *J'en ai terminé Monsieur le Président*

Midi approchait, la séance allait être levée, Josiane allait rester entourée de ses deux gendarmes, dans cette petite pièce sans fenêtres,

Ils iraient lui acheter un sandwich, elle n'avait pas faim, elle aurait préféré un paquet de gauloises.

*A 14 heures, tout le monde regagna sa place
La parole fut donnée au ministère public.*

Le procureur prit la parole.

Il évoquât d'abord un homme juste et bon, un mari exemplaire, un ouvrier assidu à son travail. Pour l'accusée, elle n'est plus madame tout le monde, mais une criminelle. Jour après jour, elle empoisonnait le vin, puis la nourriture de monsieur Martin, qui allait mourir dans d'atroces souffrances, elle n'en avait que faire, Jean

était beaucoup plus important que cet ivrogne dont elle ne voulait plus

Monsieur le Président, messieurs les jurés, lorsqu'un avocat général se lève pour requérir, pour réclamer un juste châtement, il n'est pas toujours certain d'être compris, mais aujourd'hui, j'ai cette certitude.

Messieurs les jurés, Je sais qu'en refusant les circonstances atténuantes, vous irez vers l'absolu, c'est-à-dire vers la peine capitale que je vous réclame pour l'accusée, avec une certaine tristesse pour ce qu'elle aura de définitif, mais avec une grande fermeté et le sentiment de mon devoir accompli.

Josiane, devenait sourde, regardait le visage de ce public, qui la détaillait, elle les voyait avide de sang. Enfin, justice sera faite ! Avaient ils l'air de penser ; Comment est ce possible ?

Maître Zimmermann semblait lâcher prise, il avait fort à faire face à ce procureur talentueux. Malgré la protestation de Josiane, il décidât de s'en prendre à un mort, Jean.

Il se levât.

Josiane n'a pas de chance elle se retrouve aujourd'hui devant vous, pour avoir aimé un homme, qu'elle n'aurait jamais du rencontrer. Cet homme là, Jean Walter, était un dandy, un Charmeur, à l'affût de conquêtes, Josiane, sortie de sa campagne était une proie facile, elle était plutôt mignonne, disponible, et était mariée à un homme qu'elle voulait quitter. Une aubaine pour Monsieur Walter, il était spécialiste en assurance, et en maquillant un contrat, il aurait pu se reposer sur ses lauriers, oui, mais voilà, monsieur Jacques Martin ne voulait pas mourir.

Alors il décidât d'armer le bras de la femme qui était folle amoureuse de lui, Josiane, il s'en servit pour s'accaparer le magot de l'assurance, il avait dessiner tout les contours de ce plan macabre, il fournit les poisons, allât dans une pharmacie acheter une

seringue, signât à la place de monsieur Martin et il n'avait plus qu'à attendre, sans cet accident de voiture qu'il lui a coûté a vie, ce serait un crime parfait.

Madame Martin est victime de sa candeur, elle vivait comme dans un roman d'arlequin, où le prince emporte toujours la princesse

Et puis Monsieur l'avocat général s'est mis à dissenter brillamment sur la peine de mort, il n'y a pas pourtant de quoi en être fier, de cet instrument de torture, ce hachoir qui nous assimile d'avantage à un pays sous développé qu'à ce monde moderne auquel nous prétendons.

Le public s'exprima bruyamment, les murmures enflaient, le président rappela à l'ordre cette foule conquise par maître Zimmermann. Puis il reprit la parole.

Messieurs les jurés, nous revoilà aujourd'hui une fois de plus à l'ombre d'une guillotine dressée par un avocat général, mais que vous a-t-il dit, sinon de convoquer le bourreau qui saisira par les cheveux la tête tranchée de cette femme et la jettera dans un panier.

Messieurs les jurés, je vous en prie, ne vous rendez pas complice de ce crime, n'aggraver pas la honte.

Le Président prit la parole

Madame Martin, qu'avez-vous à rajouter pour votre défense ? Quelques secondes de silences, puis la mine défaite, les yeux rougis, en larme, mais vous n'avez pas le droit, vous n'avez pas le droit !

La cour se retira deux longues heures, puis la sonnette retentit Maître Zimmermann, enveloppait les mains de Josiane dans les siennes.

- *accusée levez vous !*
- *à la première question, l'accusée est elle coupable ? la cour a répondu oui*

- à la deuxième question, le crime était-il prémédité ? la cour a répondu oui
- à la troisième question, l'accusée bénéficie-t-elle de circonstances atténuantes ? la cour a répondu oui
- la cour vous condamne à vingt années de réclusion criminelle
- garde, emmenez la condamnée.

La foule applaudit convaincue que justice était faite

Elle ne put s'empêcher d'embrasser son avocat en pleurant, puis disparue avec ses gardes par une porte dérobée.

Une année passât, puis elle fut avertie qu'elle allait être transférée à la prison de femmes de Rouen pour y purger le restant de sa peine.

Elle fut mise à l'isolement une semaine avant son départ, afin d'être observée par le personnel pénitentiaire, puis des psychologues, elle n'avait plus personne à qui parler, elle lisait des romans d'amour fournis par la bibliothèque de la prison, Jean n'était pas sorti de sa tête, les nuits étaient longues.

Chapitre 8

Un matin à 6 heures, une gardienne ouvrit la porte de sa cellule, le corps de Josiane était pendu à un barreau.

Au greffe de la maison d'arrêt de Vesoul, sa fiche fut ressortie et rectifiée

Josiane Martin, N° d'écrou 379.

Entrée le 05/09/1963

Sortie (décédée) le 04/07/1966

Son corps fut enterré dans le carré des indigents du cimetière de Vesoul

Plus personne ne se souvient de Josiane Martin.

Fin

A. Roth